

A black and white portrait of Juan Pablo Escobar, looking directly at the camera with a serious expression. He has dark, curly hair and a mustache. He is wearing a light-colored collared shirt under a dark jacket. The background is slightly blurred, showing what appears to be a building facade.

Ce que la série  
**NARCOS**  
ne vous a  
pas dit

**PABLO  
ESCOBAR  
MON PÈRE**  
JUAN PABLO ESCOBAR





Pablo Escobar,  
mon père



# JUAN PABLO ESCOBAR

Pablo Escobar,  
mon père

---

DOCUMENT

Traduit de l'espagnol (Colombie)  
par Arthur Desinge



*Publié pour la première fois en France  
par les Éditions Hugo & Cie (2017)*

Les photos publiées dans cet ouvrage sont la propriété  
de la famille Marroquín Santos

TITRE ORIGINAL  
*Pablo Escobar, mi padre*

ÉDITEUR ORIGINAL  
© Juan Sebastián Marroquín Santos, 2014, 2020  
© Editorial Planeta Colombiana S.A., 2014, 2020  
Book & Film Rights Latin America – Grupo Planeta, 2023

POUR L'ÉDITION FRANÇAISE  
© Éditions J'ai lu, 2024

---

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

*À mon fils, qui me donne la force et  
l'énergie d'être un homme bon.*

*À ceux que j'aime tant,  
à mes compagnons d'aventure.*

*À ma mère courageuse.*

*À ma sœur adorée.*

*À ma tendre famille.*

*Et à ces quelques amis  
qui ont surmonté la peur.*



## Introduction

En exil pendant plus de vingt ans à reconstruire le fil de ma vie, je suis resté silencieux. Il y a un temps pour tout, et ce livre, comme son auteur, avait besoin d'une période de maturation, d'auto-réflexion et d'humilité. Un temps nécessaire pour que je parvienne enfin à m'asseoir et à écrire ces histoires.

Entre le jour de ma naissance et le jour de sa mort, mon père fut mon ami, mon guide, mon professeur et mon conseiller le plus précieux. Quand il était encore en vie, il arrivait parfois que je le supplie d'écrire sa véritable histoire, mais sans cesse je me heurtais à son refus : « Gregory »<sup>1</sup>, disait-il, « il est nécessaire de finir l'histoire avant de pouvoir l'écrire. »

À sa mort j'ai juré de le venger, avant de briser cette promesse quelques minutes plus tard. Nous avons tous le droit de changer, et pendant plus

---

1. C'était le surnom affectueux que mon père avait l'habitude de me donner. Il adorait regarder des films sur Grigori Raspoutine, le guérisseur russe mystique qui possédait une effroyable influence sur la famille de Nicolas II, dernier tsar de Russie.

de deux décennies j'ai vécu une vie placée sous le signe de la tolérance, d'une coexistence pacifique, du dialogue, du pardon, de la justice et de la réconciliation.

Ce livre ne pointe la responsabilité de personne. Au lieu de cela, il offre des réflexions sur la Colombie, le fonctionnement de sa politique et les raisons qui permettent à ce pays d'engendrer des gens tels que mon père. J'ai énormément de respect pour la vie, et c'est de ce point de vue que j'ai écrit ce livre. À l'inverse de la multitude des personnes qui ont déjà écrit sur mon père, je n'ai aucune arrière-pensée ni dessein inavouable.

Ce livre n'a pas non plus la prétention d'apporter la vérité absolue. Il est une quête, une tentative pour moi de me rapprocher de la vie de mon père. Il n'est ni plus ni moins qu'une recherche intime et personnelle. Il s'agit de la redécouverte d'un homme, avec toutes ses vertus mais aussi ses défauts. La plupart de ces anecdotes m'ont été contées par lui quand nous étions rassemblés, blottis au coin d'un feu de camp, durant les nuits fraîches de la dernière année de sa vie. Il m'en écrivait, quand il semblait que nos ennemis étaient près de nous massacrer jusqu'au dernier.

Comme je n'étais pas toujours aux côtés de mon père, je ne connais pas toutes ses histoires. Quiconque prétend en connaître l'intégralité est un menteur. J'ai eu connaissance des anecdotes contenues dans ce livre bien longtemps après qu'elles eurent lieu. Mon père ne consultait ni moi ni personne pour prendre ses décisions. Il était de ceux qui se font leur propre avis.

Mon voyage pour en apprendre plus sur la vie de mon père m'a conduit vers des gens qui se

cachaient depuis des années, et qui se sentaient enfin prêts à participer à cet effort de mémoire. Leurs contributions se sont révélées capitales pour parvenir à faire la lumière sur mes propres souvenirs et recherches personnelles. Mais, plus important encore, ils aident à ce que ces démons ne menacent pas les prochaines générations.

Nombre de « vérités » à propos de mon père sont pour beaucoup demeurées inconnues. C'est pourquoi le fait de les révéler implique un immense sens de la responsabilité, car la plupart des horribles choses dites à son sujet semblent tristement vraies. Je m'apprête à vous emmener dans l'exploration intime d'un homme qui, en plus d'être mon père, était également à la tête de la plus grande organisation mafieuse de l'histoire humaine.

J'aimerais publiquement demander pardon à toutes les victimes de mon père. Je suis abasourdi par la violence sans précédent qui a touché tant de personnes innocentes. Je veux qu'ils sachent qu'aujourd'hui je recherche à honorer leur mémoire, de tout mon cœur.

Ce livre sera écrit avec des larmes, mais sans une once d'amertume. Il n'est pas motivé par le désir de condamnation ou de vengeance, et je ne cherche en aucun cas à justifier ou à promouvoir les actes de violence qui ont été perpétrés. Le lecteur sera probablement surpris du contenu présent dans les premiers chapitres, dans lesquels je révèle pour la première fois la rupture profonde qui me sépare de la famille du côté de mon père. Après vingt et un ans de querelles, je suis maintenant convaincu qu'un certain nombre d'entre eux ont activement contribué aux événements ayant précipité la mort de mon père.

Il n'est pas exagéré de dire que nous avons été plus durement traités par la famille de mon père que par ses pires ennemis. Envers elle, j'ai toujours agi avec amour et avec un respect inconditionnel pour les valeurs de la famille qui doivent continuer à perdurer, même dans le chaos de la guerre et la misère de la pauvreté. Dieu et mon père savent tous deux que, plus que personne, je m'évertuais à vivre cette tragédie familiale comme un pur cauchemar. Je remercie mon père pour sa franchise parfois brutale ; le destin a voulu que j'affronte l'homme qu'il était sans pour autant justifier la moindre de ses actions.

Quand j'ai demandé pardon aux enfants des politiciens assassinés Luis Carlos Galán et Rodrigo Lara Bonilla, dans le documentaire *Les Péchés de mon père*, ils me dirent : « Tu es aussi une victime. » Ma réponse demeure toujours inchangée : si je suis effectivement une victime, alors je suis la dernière d'une longue liste de Colombiens. Mon père était responsable de son sort, de ses actions, de ses choix de vie en tant que père, en tant qu'individu et en tant que criminel ayant infligé à la Colombie et au reste du monde de profondes blessures encore vivaces aujourd'hui. Je rêve qu'un jour ces blessures guérissent et deviennent une source bienfaitrice, qui, au lieu d'inciter les gens à répéter l'histoire, leur fasse apprendre de celle-ci.

Je n'étais pas un fils aveuglément loyal. Je questionnais régulièrement les stratégies violentes de mon père de son vivant et le suppliais souvent de renoncer à la haine, de baisser les armes et de chercher une solution non violente à ses problèmes.

Toutes les personnes ayant une opinion sur la vie de mon père s'accordent sur une chose : son amour inconsidéré pour sa seule famille.

J'aimerais que l'on se souvienne de moi pour mes propres actions, et non pour celles de mon père. J'espère que le lecteur ne m'oubliera pas en lisant ces histoires, et qu'il ne me confondra pas avec lui. Car, après tout, cette histoire est aussi la mienne.



## Trahison

Au 3 décembre 1993, à l'hôtel Residencias Tequendama, nous avons la ferme intention de vivre une vie normale, au retour de l'enterrement de mon père à Medellín. Pour ma mère, ma sœur Manuela et moi-même, les dernières vingt-quatre heures avaient été les plus dramatiques de notre vie. Non seulement nous avons à endurer l'insoutenable douleur d'avoir perdu un père de famille d'une si violente manière, mais l'enterrement avait été encore plus traumatisant.

Quelques heures après qu'Ana Montes, la directrice nationale du bureau général du procureur, nous confirme personnellement la mort de mon père, nous avons contacté le cimetière Campos de Paz à Medellín. Ils refusèrent d'assurer la cérémonie funéraire, ce qui aurait aussi pu être le cas aux Jardines de Montesacro si des membres de la famille de notre avocat à l'époque, Francisco Fernández, ne détenaient le cimetière en question. Ma grand-mère Hermilda y possédait deux caveaux, aussi avons-nous décidé d'en utiliser un pour mon père et l'autre pour Álvaro de Jesús Agudelo, connu sous le surnom de « El Limón », le garde du corps tué avec lui.

Après avoir évalué les risques que l'on pourrait courir en assistant à la cérémonie, nous décidâmes pour la première fois d'aller contre un vieil ordre paternel : « À ma mort, n'allez pas à mon enterrement ; il pourrait se passer quelque chose là-bas. » Il avait aussi insisté pour qu'on ne vienne pas déposer de fleurs ni nous recueillir sur sa tombe. Mais ma mère avait tout de même décidé d'aller à Medellín « contre les vœux de Pablo ».

« Alors nous irons tous, et adienne que pourra », dis-je. Nous louâmes un petit avion pour nous rendre à Medellín, accompagnés de deux gardes du corps assignés par le procureur général.

Après que nous eûmes atterri à l'aéroport d'Olaya Herrera, des douzaines de journalistes se ruèrent sur nous sur le tarmac, au risque de mettre sérieusement en danger leurs propres vies, alors que l'avion n'était pas encore à l'arrêt. Manuela et ma mère furent invitées à se réfugier dans un SUV de couleur rouge, pendant que ma petite amie Andrea et moi étions conduits dans un autre de couleur noire.

En arrivant aux Jardines de Montesacro, je fus agréablement surpris de voir que beaucoup de gens avaient fait le déplacement. C'était le témoignage de l'amour que portaient les classes populaires envers mon père, et j'étais touché de les entendre scander les mêmes chants que ceux qui retentissaient à l'inauguration des terrains de sport ou des cliniques dans les régions pauvres : « Pablo ! Pablo ! Pablo ! »

En un instant, des douzaines de personnes entourèrent notre véhicule pour le marteler de coups ; alors nous avançâmes à l'endroit où mon père allait être enterré. Un des gardes du corps me demanda si j'avais l'intention de sortir de la

voiture, mais, connaissant le danger, je choisis de faire retraite dans le bureau du cimetière afin d'y attendre ma mère et ma sœur. Je m'étais souvenu de l'avertissement de mon père, et il m'avait semblé plus intelligent de faire un pas en arrière.

Quelques minutes après notre entrée dans le bureau, une secrétaire fit son apparition en pleurs, et totalement paniquée. Quelqu'un venait d'appeler pour annoncer une attaque. Nous sortîmes en toute hâte pour nous réfugier dans le SUV noir où nous restâmes jusqu'à la fin des funérailles. J'étais là, à une vingtaine de mètres, dans l'impossibilité d'assister à la cérémonie, incapable de dire un dernier au revoir à mon père.

LE 19 DÉCEMBRE 1993, DEUX SEMAINES APRÈS la mort de mon père, nous recevions un appel venant de Medellín : mon oncle Roberto Escobar avait été victime d'une tentative d'assassinat dans la prison de sécurité maximale d'Itagüí.

À l'époque, nous étions encore séquestrés sous haute surveillance au vingt-neuvième étage de l'hôtel Residencias Tequendama à Bogotá. Inquiets, nous avons essayé d'en savoir plus, mais personne ne voulait nous dire quoi que ce soit. À la télévision, les informations rapportaient que Roberto avait ouvert une enveloppe venant de l'inspecteur général, et que celle-ci avait explosé, lui causant de graves blessures aux yeux et à l'abdomen. Le lendemain, mes tantes nous appelèrent pour nous dire que la Clínica Las Vegas, où mon oncle avait été transporté d'urgence, ne possédait pas le matériel ophtalmologique nécessaire à son opération. Et, comme si ce n'était pas assez, il y avait aussi

des rumeurs selon lesquelles un commando armé viendrait finir le travail sur son lit d'hôpital.

Ma famille décida de transférer Roberto à l'hôpital militaire de Bogota, qui non seulement était mieux équipé, mais qui offrait également la sécurité dont il avait besoin. Ma mère dépensa trois mille dollars pour louer un avion ambulancier, et nous décidâmes avec mon oncle Fernando, le frère de ma mère, de lui rendre visite après avoir eu confirmation de son arrivée.

En sortant de l'hôtel, nous découvrîmes de façon surprenante que les agents du Corps technique d'investigation (CTI), la division du procureur général chargée de notre protection depuis le mois de novembre, avaient été remplacés ce jour-là, et sans préavis, par des agents de la SIJIN : la section d'investigation criminelle. Je n'en dis mot à mon oncle, mais je sentais que quelque chose de grave allait se passer. Dans d'autres parties du bâtiment, diverses factions étaient chargées de notre sécurité : il y avait la DIJIN (Central Directorate of the Judicial Police and Intelligence) et le DAS (Administrative Department of Security). À l'extérieur, c'était l'armée colombienne qui veillait à notre sécurité.

Deux heures après notre arrivée à l'hôpital, un médecin demanda l'autorisation à un membre de la famille de Roberto de lui retirer les deux yeux, qui avaient été très endommagés par l'explosion. Nous refusâmes de signer et demandâmes au spécialiste de faire tout son possible pour préserver la vision de Roberto, quel qu'en fût le coût, et même si les chances de succès étaient quasi inexistantes. Nous offrîmes en plus de faire venir le meilleur ophtalmologue.

Quelques heures plus tard, Roberto fut déplacé, encore inconscient, du service d'urgence dans une chambre gardée par un membre du pénitencier national. Son visage, son abdomen et sa main gauche étaient bandés.

Nous attendîmes patiemment son réveil. Encore drogué par les médicaments, il disait parvenir à distinguer des teintes de lumière et d'ombre, sans pouvoir pour autant définir de formes.

Après avoir vu qu'il reprenait peu à peu ses esprits, je lui fis part de mon anxiété. S'ils s'en étaient pris à la vie de Roberto après la mort de mon père, il ne faisait nul doute que ma mère, ma sœur et moi étions les prochains sur la liste. En désespoir de cause, je lui demandai si mon père possédait un hélicoptère caché que nous puissions utiliser pour nous échapper. Durant notre conversation, continuellement interrompue par des médecins et des infirmières qui faisaient leurs rondes, je n'arrêtais pas de demander à Roberto ce que nous devons faire pour échapper à la menace que représentaient les ennemis de mon père.

Il resta silencieux pendant un moment avant de me demander de prendre un stylo et un bout de papier.

« Écris ceci, Juan Pablo : "A.A.A.", et apporte-le à l'ambassade des États-Unis. Demande-leur de l'aide et dis-leur que tu viens de ma part. »

Alors que je mettais le papier dans ma poche, le chirurgien de Roberto entra et nous dit son optimisme, et qu'il avait fait tout son possible pour sauver les yeux de mon oncle. Nous le remerciâmes en faisant mine de partir quand celui-ci nous demanda de rester à l'hôpital.

« Je ne comprends pas, pourquoi ça ?

— Votre garde rapprochée n'est pas encore là », dit-il.

Il n'en fallut pas plus pour me rendre paranoïaque, car si ce dernier avait été au bloc opératoire durant tout ce temps, il n'y avait aucune raison pour qu'il connaisse notre situation en matière de sécurité.

« Je suis un homme libre, Docteur. Ou bien suis-je retenu prisonnier ici ? demandai-je.

— Je compte partir d'ici coûte que coûte. Je pense que quelqu'un a prévu de me tuer aujourd'hui. Ils ont fait remplacer les agents du CTI en charge de notre sécurité.

— Vous êtes ici sous notre protection, et aucunement en état d'arrestation. Nous sommes responsables de votre sécurité dans cet hôpital militaire, et nous pouvons uniquement vous livrer au service de sécurité gouvernemental.

— Ces personnes soi-disant responsables de ma sécurité sont les mêmes qui viennent pour me tuer, insistai-je. Soit vous m'aidez en m'autorisant à quitter cet hôpital, soit je m'en échappe par mes propres moyens. Je ne vais certainement pas monter en voiture avec les personnes qui en veulent à ma vie. »

Le médecin dut voir la peur se dessiner sur mon visage. Il accepta silencieusement de signer mon ordre de sortie, et Fernando et moi retournâmes furtivement à la Residencias Tequendama, préférant repousser notre visite à l'ambassade le lendemain.

Levés de bonne heure, nous nous dirigeâmes vers la chambre où les agents chargés de notre sécurité avaient leurs quartiers. Après avoir dit bonjour à l'agent désigné « A1 », je lui demandai

une escorte pour me rendre à l'ambassade américaine.

« Pourquoi allez-vous là-bas ? voulut-il savoir.

— Je n'ai pas à vous le dire. Allez-vous nous fournir votre protection ou dois-je vraiment appeler le procureur général pour lui dire que vous refusez de nous porter assistance ?

— Je n'ai pas assez d'hommes pour vous escorter pour l'instant, dit A1, énervé.

— Comment est-ce possible, alors même qu'une quarantaine d'agents gouvernementaux assignés vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec des véhicules à disposition sont chargés de notre protection ?

— Vous pouvez y aller si vous le souhaitez, mais je ne vous protégerai pas. Et vous devrez signer un document pour nous dégager de toute responsabilité.

— Amenez-le-moi, je le signerai. »

L'agent partit dans une autre chambre pour chercher un bout de papier, et nous profitâmes de ce moment pour nous ruer en bas de l'hôtel et commander un taxi afin de nous rendre à l'ambassade américaine. Il était huit heures du matin, et à cette heure-là beaucoup de gens faisaient la queue pour obtenir un visa.

Je me frayai anxieusement un chemin à travers la queue, expliquant aux gens que je n'étais pas là pour un visa. En arrivant à la cabine d'entrée, je sortis le bout de papier marqué d'un triple A pour le coller contre la vitre pare-balles et crasseuse. En un instant, quatre hommes musclés apparurent et commencèrent à nous photographier. Je ne dis mot, puis l'un d'eux nous commanda de le suivre.

Ils ne me demandèrent ni mon nom ni mes papiers d'identité, ni ne me fouillèrent ou ne me

firent passer par le portail de sécurité. Le triple A de Roberto était certainement une espèce de sauf-conduit. J'étais terrifié. Voilà sans doute pourquoi je ne m'étais même pas posé la question de savoir quel genre de contact le frère de mon père entretenait avec le gouvernement des États-Unis.

J'étais sur le point de m'asseoir quand un homme aux cheveux poivre et sel à l'air sévère fit son apparition. « Je m'appelle Joe Toft, directeur de la brigade antidrogue (DEA) en Amérique du Sud. Venez avec moi. » Il m'emmena dans un bureau voisin et me demanda sans détour ce que j'étais venu faire à l'ambassade.

« Je suis venu ici pour vous demander de l'aide car ils sont en train de tuer toute ma famille. Mon oncle Roberto m'a dit de vous dire qu'il m'envoie.

— Mon gouvernement ne peut vous garantir aucune forme d'assistance », dit Toft d'un ton sec et distant. « Le mieux que je puisse faire est de recommander à un juge de mon pays d'évaluer la possibilité de vous offrir résidence aux États-Unis en échange de votre coopération.

— Quel genre de coopération ? Je ne suis pas encore légalement adulte », répondis-je, n'ayant que dix-sept ans à l'époque.

« Je vous assure que vous pouvez énormément nous aider... Avec des informations.

— Des informations ? Sur quel sujet ?

— Sur les fichiers de votre père.

— En le tuant vous avez tué ces fichiers.

— Je ne comprends pas », dit le directeur.

« Oui, le jour où vous avez contribué à la mort de mon père... Ses fichiers étaient dans sa tête, et il est mort. Il gardait tout en mémoire. Les seules choses qu'il conservait sur papier étaient

les numéros de plaques d'immatriculation ou les adresses de ses ennemis du Cartel de Cali, et la police colombienne est en possession de ces documents depuis maintenant un certain temps.

— Eh bien, c'est le juge qui sera en mesure de décider si oui ou non vous êtes autorisé à aller aux États-Unis ; donc, vous devrez le convaincre.

— Alors nous n'avons rien de plus à discuter, Monsieur. Je vais m'en aller à présent. Merci pour tout », répondis-je au directeur de la brigade antidrogue qui me dit sobrement au revoir en me donnant sa carte de visite. « Si vous vous souvenez de quoi que ce soit, n'hésitez pas à m'appeler. »

Mille questions me traversaient la tête tandis que je quittais l'ambassade américaine. Ma surprenante rencontre avec le directeur de la brigade des stupéfiants en Amérique latine n'avait en rien amélioré notre situation précaire, mais elle révélait quelque chose que nous ignorions : mon oncle Roberto était en contact rapproché avec les Américains, c'est-à-dire les mêmes gens qui avaient offert trois semaines auparavant cinq millions de dollars pour la capture de mon père, et ceux-là mêmes qui avaient envoyé leur machine de guerre en Colombie pour aider à le chasser.

Il était dur pour moi de croire que le propre frère de mon père puisse travailler avec son ennemi numéro un. Mais, cette idée en engrangeant une autre, j'en vins à me demander si Roberto, le gouvernement américain et le groupe *vigilante* Los Pepes (dont le nom est dérivé de la phrase « Les Persécutés par Pablo Escobar ») pouvaient avoir formé une alliance pour mettre mon père hors d'état de nuire. Cette théorie n'était pas si farfelue

et nous fit réévaluer les événements sous un nouvel angle.

À l'époque où nous nous cachions avec mon père dans une maison de campagne dans la région vallonnée de Belén à Medellín, le fils de Roberto, Nicolás Escobar Urquijo, avait été kidnappé. L'après-midi du 18 mai 1993, il avait été enlevé et emmené de force dans un restaurant appelé Catíos entre les villages de Caldas et d'Amagá dans la région d'Antioquia.

Nous envisagions le pire car, à l'époque, Los Pepes avait déjà attaqué plusieurs membres de la famille de mon père et de ma mère. Fort heureusement, l'histoire prit fin en quelques heures. Vers dix heures du soir, les kidnappeurs libérèrent Nicolás indemne près de l'hôtel InterContinental de Medellín.

À force de nous cacher, nous avions de moins en moins de contacts avec le reste de la famille, en sorte que le kidnapping de Nicolás passa aux oubliettes ; mais je me souviens que mon père et moi-même nous étions demandé comment il avait fait pour s'en sortir sans encombre. Dans la dynamique de cette guerre entre mon père et Los Pepes, ainsi que tous ceux qui voulaient tuer mon père, un enlèvement était généralement une sentence de mort. Comment avait-il été sauvé ? Qu'avaient reçu Los Pepes en échange de sa libération seulement quelques heures après son enlèvement ? Il semblait crédible que Roberto ait décidé de passer un pacte avec les ennemis de mon père en échange de la vie de son fils.

J'ai eu confirmation de cette alliance en août 1994, c'est-à-dire huit mois après ma visite à l'ambassade américaine. Ma mère, ma sœur

Manuela, Andrea et moi partîmes voir ce qu'il restait de notre domaine familial de Nápoles, qui avait été laissé en ruine depuis la fuite de mon père. Le procureur général nous avait donné la permission de nous y rendre pour que ma mère rencontre un puissant baron de la drogue afin de transférer certains biens immobiliers de mon père. Une après-midi, alors que nous nous promenions dans la propriété, nous reçûmes un coup de fil de ma tante paternelle, Alba Marina Escobar, qui nous dit avoir besoin de nous rencontrer pour discuter d'un problème urgent.

Nous acceptâmes instamment, car, dans notre famille, l'utilisation du mot « urgent » voulait dire que la vie d'une personne était en danger. Elle arriva au domaine le soir sans aucun bagage. Nous la reçûmes dans l'ancienne maison de l'intendant, qui était le seul bâtiment à avoir survécu aux ravages de la guerre. Les agents du gouvernement chargés de notre protection attendaient dehors alors que nous nous dirigions vers la salle à manger où ma tante se servit un bol de ragoût. Elle s'apprêtait à nous dire quelque chose que seuls ma mère et moi étions en droit de savoir.

« J'ai un message à vous transmettre de la part de Roberto », commença-t-elle.

« Que se passe-t-il ? », demandai-je de manière anxieuse.

« Il est très excité car il existe une chance pour que vous ayez tous des visas pour les États-Unis.

— C'est fantastique. Comment s'est-il débrouillé ? », demandâmes-nous. Son visage prit soudain une teinte plus sévère.

« Ils ne vous les donneront pas tout de suite. Il y a quelque chose que vous devrez faire avant ça »,

dit-elle. Le ton de sa voix avait fini par engendrer en moi un certain malaise. « C'est simple. Roberto parlait à la brigade des stupéfiants (DEA) et ils lui ont demandé une faveur en échange de vos visas. Tout ce que vous devez faire est d'écrire un livre sur n'importe quel sujet, à partir du moment où celui-ci mentionne un contact entre ton père et Vladimiro Montesinos, le chef du service des renseignements du Pérou. De plus, tu devras préciser avoir vu Fujimori ici à la résidence de Nápoles, en train de parler avec ton père, et que Montesinos est arrivé en avion. Le reste du livre n'a aucune espèce d'importance... »

« Je ne suis pas sûr que ce soit une si bonne idée que ça, Tantine », l'interrompis-je.

« Comment ça ? Vous ne voulez pas vos visas ?

— Que la DEA me demande de dire quelque chose de vrai et que je me sente en droit de le dire, c'est une chose, mais que l'on me demande de mentir afin de servir leurs desseins perfides en est une autre.

— Tout à fait, Marina », continua ma mère. « Ce qu'ils demandent n'est pas si simple. Comment sommes-nous censés justifier ces mensonges ?

— Qu'importe ? Vous ne voulez pas vos visas ? Vous ne connaissez ni Montesinos ni Fujimori, alors en quoi cela vous importe de mentir à leur sujet ? Vous voulez vivre en paix, n'est-ce pas ? Ces gens nous ont dit que la DEA serait très reconnaissante envers vous et qu'ils ne laisseraient personne vous importuner aux États-Unis à partir de ce moment-là. Ils vous offrent également la possibilité de prendre de l'argent avec vous et de vous en servir sans l'intervention du gouvernement.

— Marina, je ne veux pas être mêlée à de nouveaux problèmes en disant des choses qui ne sont pas vraies », dit ma mère.

« Pauvre Roberto, il remue ciel et terre pour vous aider, et à la première opportunité qu'il obtient vous refusez tous les deux. »

Énervée, Alba Marina quitta Nápoles le soir même. De retour à Bogotá, quelques jours après notre rencontre, je reçus un appel de ma grand-mère Hermilda qui était à New York avec Alba Marina. Après nous avoir expliqué y être pour faire du tourisme, elle me demanda si je voulais qu'elle me ramène quelque chose de la ville. Assez naïf pour ne pas relever l'importance du fait que ma grand-mère fût aux États-Unis, je lui demandai d'acheter quelques bouteilles d'eau de Cologne qui n'étaient pas disponibles en Colombie.

Je me sentais troublé après avoir raccroché le téléphone. Comment ma grand-mère pouvait-elle se trouver aux États-Unis moins d'un an après la mort de mon père, alors qu'aux dernières nouvelles les visas de tous les membres de la famille Escobar et Henao avaient été annulés ? Ce n'était que le dernier d'une série d'événements dans lesquels mes proches semblaient tisser des liens avec les ennemis de mon père. Mais, distraits dans notre désir de garder la vie sauve, nous avons laissé le temps passer sans explorer plus précisément nos suspicions à leur égard.

Quelques années plus tard, alors que nous étions en exil en Argentine, nous restâmes bouche bée en regardant le journal télévisé. En effet, Alberto Fujimori, le président du Pérou, avait fui au Japon et envoyé sa démission par fax. Une semaine avant les faits, le magazine *Cambio* avait

publié un entretien dans lequel Roberto clamait que mon père avait donné un million de dollars pour la campagne présidentielle de Fujimori en 1989. Il disait aussi que l'argent avait été transféré grâce au concours de Vladimiro Montesinos, qui, précisait-il, s'était rendu à la résidence Nápoles de nombreuses fois. Mon oncle ajoutait que Fujimori avait promis, une fois président, de faciliter le trafic de drogue au Pérou pour le compte de mon père. À la fin de l'entretien, Roberto avouait ne pas avoir de preuves de ses déclarations, car prétendait-il, le cartel n'avait laissé nulle trace de ses activités illégales.

Quelques semaines plus tard, le livre de Roberto Escobar *Mon frère Pablo* était en librairie. Ce livre de 186 pages édité par Quintero Editores avait pour but de « recréer » la relation entre mon père, Montesinos et Fujimori. En l'espace de deux chapitres, Roberto décrit la visite de Montesinos à Nápoles, son présumé trafic de cocaïne avec mon père, la livraison d'un million de dollars pour la campagne de Fujimori, le coup de fil du nouveau président élu pour remercier mon père, et l'offre d'un partenariat en échange de l'aide financière que mon père lui aurait fournie. Une phrase située à la fin du chapitre a retenu mon attention : « Montesinos sait que je sais. Et Fujimori sait que je le sais aussi. Voilà la raison qui a précipité leur chute politique. » Roberto prétendait avoir assisté à des événements dont ma mère et moi ne connaissions pas même l'existence et dont nous n'avions encore moins été témoins.

Je ne sais pas avec certitude si le livre de Roberto était celui que ma tante suggérait que l'on écrivît pour obtenir nos visas américains. Tout ce que

je sais à ce sujet, je l'ai découvert par hasard, l'hiver 2003, quand je reçus un coup de fil d'un journaliste étranger auquel je m'étais déjà ouvert de certaines suspicions.

« Je dois vous raconter quelque chose qui vient de m'arriver, et cela ne peut pas attendre demain ! », dit le journaliste.

« Je vous écoute, que s'est-il passé ? »

— Je viens de déjeuner ici à Washington avec deux anciens agents de la DEA ayant participé à la traque de votre père. Je les rencontrais pour évoquer la possibilité que vous et les deux agents participiez à une émission télévisée américaine sur la vie et la mort de votre père.

— Très bien, mais que s'est-il passé ? », répétai-je.

« Ils en connaissent beaucoup sur le sujet, et de fil en aiguille j'ai fini par leur confier votre théorie sur la trahison de votre oncle. Et il semblerait que vous aviez raison ! »

Bien sûr que j'avais raison. Comment pourrait-on expliquer autrement que nous étions les seuls membres de la famille de Pablo Escobar à vivre en exil ?

## Où est parti l'argent ?

Après les funérailles de mon père, nous réalisaâmes très vite qu'au lieu de trouver la paix que nous désirions tant, nos vies allaient plonger dans une frénésie quotidienne sans repos. En plus de notre profond chagrin lié à la perte de mon père, les agents secrets qui nous suivaient partout et les douzaines de journalistes qui se tenaient constamment en embuscade nous indiquaient que notre captivité dans cet hôtel du centre de Bogotá allait être des plus agitée.

Le manque d'argent devint un problème presque immédiatement. Mon père n'était plus de ce monde et nous n'avions personne vers qui nous tourner pour chercher de l'aide.

Nous résidions dans cet hôtel haut de gamme de Bogotá depuis le 29 novembre, et pour réduire les risques au maximum nous louions tout le vingt-neuvième étage alors même que nous n'occupions que cinq chambres. Nos difficultés financières devinrent encore plus graves à la mi-décembre, quand l'hôtel nous envoya la première facture pour l'hébergement et la nourriture, qui, à notre surprise, incluait aussi l'addition de l'équipe de sécurité gouvernementale. La somme était astro-

nomique en raison de la quantité impressionnante de nourriture et de boisson qu'ils avaient commandée – des crevettes, du homard, des ragoûts de fruits de mer, des pièces de viande coûteuses ainsi qu'un nombre incalculable d'alcools forts, en particulier du whisky. C'est comme s'ils l'avaient fait exprès.

Nous payâmes l'addition, mais nos ennuis d'argent s'empiraient encore et encore sans aucune solution à l'horizon. Un jour, mes tantes Alba Marina et Luz María, ainsi que Leonardo son mari, et leurs trois enfants – Leonardo, Mary Luz et Sara – vinrent à l'hôtel. Nous ne les voyions pas souvent et n'étions pas très proches ; il n'empêche que nous étions ravis de leur visite. Ma sœur cadette avait enfin quelqu'un avec qui elle pouvait jouer aux poupées – après quasiment une année entière à rester cachée à l'intérieur, avec l'interdiction formelle de s'approcher des fenêtres, sans jamais savoir où elle était et sans comprendre pourquoi elle était constamment entourée d'une vingtaine d'hommes armés jusqu'aux dents.

Une fois assis autour de la table à manger et après avoir décrit les tourments que nous avons traversés ces dernières semaines, ma mère leur fit part de nos problèmes d'argent. Une longue discussion s'ensuivit, et la compassion et la générosité que ma tante Alba Marina affichait en écoutant notre récit me firent penser qu'elle était la personne susceptible de pouvoir nous aider. En effet, j'avais besoin qu'elle récupère une quantité d'argent inconnue que mon père avait cachée dans deux planques distinctes situées à la propriété que nous appelions la « maison bleue ». Il était temps

d'aller chercher cet argent afin d'obtenir une certaine sécurité financière.

Alors que je changeais de place pour m'asseoir à côté d'elle, je me rappelai soudain que l'appartement était encore sous le contrôle de la police qui avait non seulement mis nos téléphones sur écoute, mais qui avait aussi probablement installé des micros partout autour de nous. Je les avais cherchés de nombreuses fois en déconstruisant les lampes, les téléphones, les meubles ou toutes sortes d'objets. J'avais aussi fouiné dans le compteur électrique, provoquant par mégarde un court-circuit qui avait entraîné une panne d'électricité dans tout l'étage.

Je décidai donc de lui souffler mon secret à l'oreille. J'allumai d'abord le poste de télévision, montai le volume, avant de le lui dire.

Une nuit, alors que nous étions reclus, cachés dans la maison bleue, mon père avait décidé de faire le point sur ses finances. Alors que tout le monde était endormi, il m'emmena voir les deux cachettes qu'il avait construites dans la maison. Il me montra les boîtes où l'argent liquide était caché en me disant que seuls lui, moi et son homme de main appelé « Fatty » en connaissions l'existence. Il précisa ensuite que ma mère, ma sœur et surtout mes oncles et tantes ne devaient jamais apprendre ce secret. Selon ses dires, il y avait dans les deux cachettes assez d'argent pour gagner la guerre et nous remettre sur pieds. C'était la raison pour laquelle nous devons gérer cet argent avec précaution. Il me dit aussi qu'il avait envoyé six millions de dollars à mon oncle Roberto : trois pour ses dépenses en prison et trois autres à garder pour nous, au cas où nous en

aurions besoin. Si quelque chose venait à arriver à mon père, Roberto avait pour instruction formelle de nous donner l'argent.

Une fois mon récit fini, j'en vins directement à l'essentiel :

« Tata, est-ce que tu pourrais aller à Medellín pour prendre l'argent planqué dans ces deux cachettes ? Nous ne pouvons demander à personne d'autre, et nous ne pouvons y aller nous-mêmes. »

Alba Marina avait la réputation d'être une femme forte, et elle accepta immédiatement. Je lui révélai donc l'emplacement exact des deux cachettes, l'une dans le salon près de la cheminée, et l'autre derrière un mur de l'arrière-cour où séchaient les vêtements. Je lui dis de n'en parler à personne ; de s'y rendre seule, la nuit, en utilisant de préférence la voiture de quelqu'un d'autre, en faisant un détour et de vérifier dans le rétroviseur que personne ne la suive. Enfin, j'écrivis une lettre à Fatty autorisant ma tante à déplacer l'argent.

Après lui avoir donné les instructions, je lui demandai si cela l'effrayait.

« Je ne me laisserai pas intimider. Où qu'il soit, je trouverai cet argent », dit-elle avec fermeté.

Trois jours plus tard, ma tante était de retour à l'hôtel avec sa mine des mauvais jours. Je devinai tout de suite que quelque chose n'allait pas. Je demandai les clés d'une des chambres vides de notre étage pour m'entretenir seul avec elle.

« Juan Pablo, il n'y avait rien de plus qu'un petit peu d'argent dans la maison bleue », dit-elle précipitamment.

Décontenancé, je restai silencieux durant quelques minutes. Je ne doutais pas de son histoire et je dirigeai toute ma rage envers Fatty,

le garde qui avait probablement volé l'argent des cachettes.

De nombreuses questions restaient encore sans réponses sur la disparition de cet argent, mais nous devions nous taire car aucun élément ne nous permettait de contester la version de ma tante. Je n'avais aucune raison de douter d'elle puisque j'avais moi-même été témoin à plusieurs reprises de sa loyauté envers mon père.

Tout compte fait, nos problèmes d'argent étaient loin d'être réglés.

À la mi-mars de l'année 1994, c'est-à-dire trois mois après notre déménagement à la Residencias Tequendama, nous louâmes un grand appartement à deux étages dans le quartier de Santa Ana pour réduire les coûts. Non seulement nous avions des problèmes d'argent, mais nous étions toujours en danger, donc sous la protection constante des agents de la DIJIN, SIJIN, de la DAS et de la CTI.

Sans l'argent des cachettes, notre situation devenait préoccupante ; ainsi, nous décidâmes de demander à mon oncle et ma tante les trois millions de dollars que mon père avait demandé à Roberto de garder pour nous.

Nous supposons qu'ils avaient déjà dépensé une bonne partie de l'argent. Au moment de la leur réclamer, leur réponse fut des plus rapide. Ma grand-mère Hermilda et les frères et sœurs de mon père, à savoir Gloria, Alba Marina, Luz María et Argemiro, vinrent nous rendre visite à notre appartement de Santa Ana une après-midi. Pour empêcher les gardes installés au rez-de-chaussée d'entendre notre conversation, nous nous étions rassemblés au premier étage dans la chambre de ma mère.

Ils sortirent alors plusieurs feuilles de papier qui avaient été déchirées d'un carnet, comme si nous traitions les comptes d'une petite boutique de quartier. Les feuilles dressaient la liste des dépenses des derniers mois : trois cent mille dollars pour meubler le nouvel appartement de ma tante Gloria, quarante mille dans un taxi en guise d'investissement financier, et un nombre incalculable de dépenses faites par mon grand-père Abel comme le salaire du majordome, les réparations de la voiture, ou l'achat d'une nouvelle voiture pour en remplacer une qui avait été confisquée, et bien d'autres encore.

C'était comme s'ils cherchaient à justifier la manière dont Roberto avait gaspillé les trois quarts de l'argent que mon père lui avait confié.

Roberto n'était prêt à honorer sa parole que sur la quantité d'argent restant.

Irrité, je questionnai les dépenses, qui me semblaient tout à fait outrancières, focalisant mon argumentation sur le coût de l'ameublement de chez ma tante. Elle apparut soudainement troublée et me demanda si elle n'avait tout simplement pas le droit de remplacer les choses qu'elle avait perdu durant la guerre. Malgré son caprice je savais que les comptes avaient été trafiqués. Il n'était pas possible que le mobilier coûte plus que l'appartement en lui-même. Pour lui venir en aide, Alba Marina jura que Roberto n'avait pas gaspillé l'argent.

Je leur dis enfin ne pas être convaincu par leurs chiffres, et cet entretien avec ma grand-mère et les frères et sœurs de mon père finit sur une note acide. Il était clair que nous n'allions pas récupérer notre argent.

Alors que je méditais sur notre situation, je finis par me rendre compte de quelque chose. Depuis des semaines nous recevions des menaces de la part d'une trentaine de prisonniers qui avaient travaillé pour mon père et qui avaient été laissés pour compte depuis sa mort. Je savais que la seule manière de convaincre Roberto de céder une partie de l'argent était de le forcer à le donner aux prisonniers.

D'après mes calculs, il y avait assez d'argent pour qu'ils tiennent un an. Selon moi, c'était un engagement que nous étions tenus de respecter envers ceux qui avaient aidé mon père dans sa guerre et qui encouraient de longues peines de prison. Mon père disait souvent que l'on ne peut pas juste abandonner les gens à leur sort quand ils sont en prison : c'est là qu'ils ont le plus besoin d'aide. Quand ses hommes lui disaient par exemple : « Patron, ils ont eu Untel ou Untel », il envoyait systématiquement des avocats pour défendre l'homme en question et s'assurait que sa famille reçoive de l'argent. C'est ainsi que mon père traitait n'importe quelle personne qui tombait en l'aidant à accomplir ses méfaits. De fait, pour éviter plus de problèmes venant des prisons, nous demandâmes à Roberto d'utiliser l'argent restant pour aider ces hommes et leurs familles.

Mais toute cette affaire semblait être née sous une mauvaise étoile. La distribution de l'argent était un véritable casse-tête et contribuait à ne tendre que davantage nos relations avec la famille.

Des semaines après notre fameux rendez-vous, les nouvelles que nous recevions des prisons n'étaient guère rassurantes. L'une d'elles suggérait que ma grand-mère Hermilda avait rendu visite

à plusieurs prisonniers en prétendant que c'était Roberto qui leur fournissait l'argent.

Je savais ce que j'avais à faire. Je devais envoyer des lettres aux prisons pour dire la vérité aux hommes de mon père.

Mais bientôt, et malgré mes efforts, les problèmes recommencèrent car les prisonniers ne recevaient plus d'argent de la part de Roberto. Plusieurs d'entre eux se plaignaient de n'avoir aucun moyen de nourrir ou de protéger leurs familles alors même qu'ils avaient « tout donné pour le boss », dénonçant du même coup notre ingratitude. Roberto avait dû rejeter la faute sur nous. Embarrassé, j'appelai Roberto qui me dit sans remords que l'argent n'avait duré que cinq mois.

Le message venant des prisons étant menaçant, je leur répondis en expliquant que l'argent qu'ils recevaient ne venait pas de mon oncle mais bien de mon père : « Tous vos salaires, vos avocats, ainsi que vos repas ont jusqu'à maintenant été payés avec l'argent de mon père et non celui de Roberto, soyons bien clairs... Ce n'est pas notre faute si Roberto a dépensé tout cet argent. Quand il nous a avoué qu'il n'y avait plus un centime, il a prétendu que ma tante Gloria avait tout dépensé, mais on n'a jamais su vraiment où était véritablement parti cet argent. »

Roberto dut être mis au fait de ce qu'il se passait, car, plusieurs jours après l'envoi de ma lettre, il écrivit une lettre à ma mère pour la fête des Mères. La lettre manuscrite avait clairement pour but de justifier son comportement par l'assassinat auquel il avait échappé au mois de décembre. « Tata », disait-il en utilisant le surnom de ma mère, « je ne suis plus le même homme que j'étais

auparavant. Les événements que je traverse me pèsent énormément. Bien que j'aïlle mieux, je viens de passer cinq mois de souffrance entre la perte de mon frère et mon expérience proche de la mort. N'écoute pas les ragots, il existe beaucoup de gens qui ne nous aiment pas. Il y a tant de choses que j'aimerais te dire, mais ma situation me déprime énormément. »

Nos querelles familiales sur notre incapacité à payer les prisonniers avaient fini par parvenir aux oreilles d'Iván Urdinola, un des capos du cartel de Norte del Valle, que ma mère avait rencontré plusieurs fois à la prison de Bogotá La Modelo, quand les cartels colombiens essayaient de rétablir l'ordre après la mort de mon père. Par une lettre signée de son nom, Urdinola envoya un message à ma mère sur un ton cordial, mais autoritaire :

« Señora, je vous envoie cette lettre pour vous demander de clarifier les mésententes avec la famille Escobar. Que Roberto n'ait pas l'argent n'est pas la faute des hommes de Pablo. Aidez-les, s'il vous plaît, vous qui incarnez désormais la plus grande figure d'autorité de cette famille. Vous continuerez à avoir des problèmes tant que ce ne sera pas résolu. »

Mais ce n'était pas fini. Le 19 août 1994 au matin, j'étais allongé dans mon lit quand nous reçûmes un fax qui me glaça le sang. Il s'agissait d'une lettre signée par tous les hommes qui avaient travaillé pour mon père et qui étaient maintenant retenus à la prison de haute sécurité d'Itagüí ; la lettre contenait de sérieuses accusations envers Roberto :

« Doña Victoria, sincères salutations à vous et vos enfants Juancho et Manuela. Nous vous envoyons

cette lettre dans le but d'éclaircir certaines rumeurs répandues par Señor Roberto Escobar. Nous nous adressons à vous après avoir compris qu'il envoyait sa sœur dans l'idée de faire tomber votre fils.

« Nous voulions vous faire savoir aussi que Roberto continuerait ainsi à moins que certaines déclarations ne soient rétractées. Notre position est claire : aucun de nous ne veut participer à ce jeu d'abus et de tromperie. Nous ne voulons de conflit avec personne ; nous cherchons juste à vivre en paix.

« S'il parvenait à ses fins, ce serait de son propre et seul concours. Nous avons été fermes avec lui, comme nous le serons avec vous. »

La lettre était signée par de nombreux hommes de mon père : Giovanni Lopera, connu sous le nom de « Supermodel », mais aussi « Comanche », « Mystery », « Tato », Avendaño », « The Claw », « Polystyrene », « Fatty » Lambas, Valentín de Jesús Taborda et William Cárdenas.

J'étais inquiet après avoir lu ces noms ; aussi décidai-je de dire à Gustavo de Greiff, l'avocat général de Colombie, de contrecarrer tous les plans de mon oncle. Je n'avais d'autre option que de mettre un holà aux subterfuges de mon oncle et d'éviter les pierres qu'il me lançait au visage. De Greiff vint à ma rencontre avec notre avocat, Fernández, et je leur exprimai mes inquiétudes sur l'existence d'un stratagème cherchant à me faire jeter en prison. Je l'informai également que deux des prisonniers à Itagüí n'avaient pas signé la lettre : Juan Urquijo et « Ñeris », et qu'ils s'étaient associés à Roberto pour récupérer des supposées créances liées au trafic de drogue. Roberto ne

s'attendait pas à ce que nous trouvions les moyens et le courage de lui faire front.

Alors que nous sortions à peine de cette épreuve, un événement survint et donna sa pleine mesure à ce proverbe : « L'huile comme la vérité nagent au-dessus de tout. »

Un soir de septembre vers onze heures du soir, un agent de la SIJIN nous héla de la rue à notre appartement de Santa Ana pour nous dire qu'un homme s'identifiant lui-même comme Fatty venait d'arriver et cherchait à nous rencontrer, sans pour autant consentir à donner son véritable nom et sa carte d'identité, comme l'aurait exigé le protocole pour toute personne désirant nous parler.

L'officier était intraitable sur le protocole, ce qui ne me surprenait pas. Où que nous fussions, dans nos appartements de Medellín, à la Residencias Tequendama ou encore à Santa Ana à Bogotá, nous savions que les agents chargés de notre protection avaient secrètement pour mission de reconnaître les gens de notre bord.

La véritable surprise venait du fait que l'homme en question n'était autre que celui qui avait pour charge de surveiller l'argent de mon père, celui-là même que j'avais accusé d'avoir volé le liquide caché à la maison bleue. « S'il a les nerfs pour venir me voir à cette heure du soir, alors je vais lui parler de l'argent qui a disparu », m'étais-je dit. Je réussis à convaincre l'agent de laisser entrer Fatty sans qu'il montre de papiers d'identité, au prix de ma propre vie.

En arrivant devant moi, Fatty me prit dans ses bras et se mit à pleurer.

« Juancho, mon frère, dit-il, c'est si bon de te voir. »

Je ne pouvais cacher ma surprise : l'accolade de cet homme et ses larmes semblaient sincères. Qui plus est, il était habillé comme il l'avait toujours été, avec ses habits ordinaires et ses vieilles baskets. Il n'avait en rien l'air d'un homme qui, quelques mois avant, avait volé une cachette pleine d'argent. D'ailleurs, pourquoi viendrait-il nous rendre visite alors qu'il aurait eu assez d'argent pour le restant de ses jours ?

Le dévisageant des pieds à la tête avec suspicion, et écoutant avec attention le récit qu'il me fit depuis que mon père et toute la famille avaient quitté la maison bleue en novembre 1993, j'en vins à la conclusion qu'il était toujours l'homme loyal que nous avons connu.

Après avoir parlé durant quelques minutes sur le balcon du deuxième étage pour que personne ne nous entende, je décidai de le questionner à propos de l'argent disparu.

« Fatty, dis-moi ce qui s'est passé avec la cachette de la maison bleue. Tu as laissé ma tante entrer ? Qu'est-il advenu de l'argent ?

— Juancho, j'ai laissé ta tante entrer selon tes instructions. Quand elle m'a donné ton message, nous sommes allés aux cachettes et je l'ai aidée à mettre les boîtes dans le coffre de sa voiture. Je n'ai jamais eu de nouvelles d'elle depuis, je suis juste passé dire bonjour, savoir comment vous alliez car je vous aime beaucoup. Je suis prêt à aider de n'importe quelle manière.

— Eh bien, elle prétend qu'il ne restait pas beaucoup d'argent », lui répondis-je.

« Quel mensonge ! Je l'ai aidée à charger tout cet argent dans le coffre. Il était tellement rempli que l'arrière du véhicule était lesté plus près du

sol. Je le jure, ta tante a tout pris », dit-il, presque en larmes. « Si tu veux, je reste ici pendant que tu l'appelles, et je le lui dis devant toi. »

DANS SON TESTAMENT, MON PÈRE AVAIT NOTIFIÉ qu'il laissait un pourcentage de ses biens aux Escobar Gaviria, que nous nous sommes empressés de prévenir à sa mort afin de respecter sa volonté. Le document indiquait que 50 % de ses biens allaient à ma mère, 37,5 % me revenaient (Manuela n'était pas encore née au moment de la rédaction du testament), et les 12,5 % restant étaient à partager entre mes grands-parents Hermilda et Abel, les frères et sœurs de mon père, et une de ses tantes.

Le testament précisait spécifiquement les pourcentages de chaque legs, mais mon père ne possédait à son nom que trente mille dollars et une Mercedes-Benz de 1977 qui furent par la suite confisqués. Mon père avait acquis une grande quantité de biens immobiliers et beaucoup d'autres actifs mais qui n'étaient pas signés à son nom. Certains étaient signés à mon nom ou à celui de Manuela, mais ces biens avaient déjà été saisis par le procureur général.

La distribution de l'héritage de mon père dans sa famille n'avait rien d'une partie de plaisir, mais ils acceptèrent, après quelques réunions, de ne pas quémander plus d'argent que mon père ne leur avait octroyé. Les Escobar Gaviria finirent par hériter de nombreuses propriétés qui n'étaient pas sous contrainte judiciaire. Parmi ces propriétés on pouvait compter des terrains à Medellín, la maison bleue à Las Palmas, un appartement

près de la base militaire de Fourth Brigade, ainsi qu'une maison dans le quartier de Los Colores que mon père avait achetée quand il était jeune marié et que ma tante Gloria avait réclamée, prétendant que mon père lui en avait fait cadeau. Pour nous, restaient les immeubles Mónaco, Dallas, et Ovni situés à Medellín, et la propriété de Nápoles à Puerto Triunfo. Tous ces biens étaient à l'époque sous la possession du procureur général, mais nous caressions l'idée de pouvoir les récupérer. Des membres de plusieurs cartels et groupes paramilitaires ayant combattu contre mon père durant la guerre demandaient réparation pour les désagrèments qu'il leur avait causés et réclamaient ma chute. Durant les mois qui suivirent, nous dûmes faire face à de puissants et dangereux dirigeants qui nous menaçaient de mort, nous réclamant des sommes d'argent que nous ne possédions pas.

Au cours de l'été 1994, nous parvînmes enfin à faire la paix avec les cartels et à laisser derrière nous tout ce qui avait à voir avec la famille Escobar, en déménageant au Mozambique, puis à Buenos Aires et en prenant de nouvelles identités. Mais nos problèmes d'argent avec la famille Escobar vinrent une nouvelle fois pointer le bout de leur nez au moment du décès de mes grands-parents. En effet, les frères et sœurs de mon père refusèrent de nous donner, à Manuela et à moi, notre part d'héritage. Il nous aura fallu attendre 2014 pour que tous ces problèmes soient entièrement résolus.

Je me souviens particulièrement d'un procès au cours duquel le juge nous interrogea ma mère et moi, avant de nous interdire de nous entretenir avec le consulat colombien de Buenos Aires.

Au lieu de cela, nous devions voyager jusqu'à Medellín. J'étais inquiet que la famille de mon père découvre le lieu et la date exacte de notre convocation au tribunal. Effrayé, j'avais demandé assistance et protection auprès de mes amis et certains membres de la famille, qui me louèrent pour l'occasion une voiture blindée et quatre gardes du corps.

La réunion commença plus tard que prévu car le juge était en retard. Certains de mes oncles et tantes étaient représentés par une avocate du nom de Magdalena Vallejo qui commença directement la séance en posant des questions dont l'intention était clairement de me déstabiliser. Mais je la fis taire avec une réponse que j'avais déjà préparée : « Qu'importent vos questions, le fait est qu'aucun des frères et sœurs de mon père n'a rempli ses responsabilités. Ils ont gardé tous les biens et nous ont laissés sans rien. » Je répondis de la même manière à cinq questions différentes, et l'avocate, visiblement exaspérée, finit par abandonner. Avant de mettre un terme à la séance, la cour me demanda si je voulais ajouter quelque chose. Je regardai Magdalena et lui dis ne pas comprendre pourquoi elle était si furieuse contre moi alors qu'elle savait très bien que c'était ma sœur et moi qui étions abusés.

« Juan Pablo, nous ne sommes plus dans les années 1980. Votre famille n'est plus toute-puissante aujourd'hui. J'ai quantité d'amis et de connaissances haut placées qui me protégeront », répondit-elle.

Je demandai alors à la cour l'autorisation d'ajouter une dernière chose : « Je veux qu'il soit bien clair que je me sens honteux de devoir recourir au système judiciaire pour rappeler aux frères et

sœurs de mon père que Pablo Emilio Escobar Gaviria a bel et bien existé, qu'il était leur frère et unique bienfaiteur. Pas un seul membre de la famille de mon père n'a gagné de l'argent par ses propres moyens. Tous, sans exception, ont ce qu'ils ont aujourd'hui grâce à mon père, et non par leurs efforts. La Colombie n'a pas oublié qui était Pablo Escobar, au contraire de sa propre famille. »

## Les origines de mon père

« Ma chérie, est-ce que tu es prête à passer ta vie à apporter les repas de Pablo à la prison ?

— Oui, Mère, je le suis. »

Cette courte conversation entre Victoria Eugenia Henaó Vallejo et sa mère, Leonor, en 1973, scellait pour de bon le destin de cette grande, magnifique et studieuse jeune fille qui deviendrait ma mère quelques années plus tard.

Leonor, qu'on avait pour habitude d'appeler Nora dans sa famille, posait cette question à sa fille de treize ans comme un dernier recours. Elle avait tout essayé, en vain, pour empêcher sa fille d'épouser Pablo Emilio Escobar Gaviria, coureur de jupons de onze ans son aîné, petit de taille, sans emploi, qui ne faisait pas secret de ses tendances criminelles.

Ma grand-mère Nora aurait voulu que Victoria se marie avec un homme puissant venant d'une famille plus respectable. Et non avec Pablo Escobar.

LES FAMILLES ESCOBAR ET HENAO AVAIENT emménagé toutes les deux dans le nouveau quartier de La Paz, en 1964, mais ils ne se rencontrèrent

seulement que quelques années plus tard. À l'époque, la zone rurale dans la ville d'Envigado en périphérie de Medellín était uniquement accessible par une route étroite en terre.

En janvier de cette même année, la Land Loans Institute, une agence gouvernementale aujourd'hui disparue, qui construisait des logements pour les familles à faibles revenus, fournit une maison à la famille Escobar durant la troisième et dernière phase de construction du nouveau quartier. Celui-ci était entièrement composé de maisons à un étage toutes identiques, et possédant toutes le même toit gris, flanquées d'un petit jardin planté de fleurs aux couleurs vives. Mais bien sûr, sans électricité ni eau courante.

L'arrivée d'Hermilda et Abel Escobar, accompagnés de leurs sept enfants dans ce nouveau quartier, marquait la fin d'un long voyage qui avait commencé vingt ans auparavant. À cette époque, Hermilda avait été assignée comme institutrice à l'école élémentaire d'El Tablazo, qui était un petit village froid et brumeux situé dans l'est d'Antioquia, réputée pour ses vastes champs de cassis, de tomates et ses incroyables variétés de fleurs. Quelques mois plus tard, Abel, qui vivait avec ses parents à environ six kilomètres de l'école dans une ferme située sur les hauteurs d'El Tablazo, venait admirer Hermilda pour sa grâce, son éducation irréprochable et son application au travail. Épris d'amour pour elle, il la demanda en mariage et elle accepta immédiatement. Ils se marièrent le 4 mars 1946, et elle abandonna son poste pour emménager avec son nouveau mari et ses beaux-parents, comme c'était de coutume à l'époque.

Dix mois plus tard, le 13 janvier 1947, mon oncle Roberto venait au monde, suivi par mon père le 1<sup>er</sup> décembre 1949, nommé Pablo Emilio d'après le nom de mon grand-père.

En avril 2014, je suis revenu à El Tablazo pour mes recherches et j'ai visité la ferme de mon grand-père Abel, dont il ne reste que des ruines. Mais le temps qui passe n'a pas totalement effacé les traces que ma famille paternelle y a laissées. À droite de l'entrée principale était située la petite chambre de mon père. La porte en bois était toujours la même, et les murs décrépis révélaient une couleur bleu ciel, celle-là même que mon père avait préférée tout au long de sa vie.

Ma grand-mère s'était chargée de prendre soin de la famille, mais il devint vite évident que la ferme n'était pas assez productive pour nous faire vivre décemment. Abel n'eut d'autre choix que de chercher du travail auprès de son voisin, un leader politique régional du nom de Joaquín Vallejo Arbeláez, qui accepta d'engager mon grand-père en tant que gérant de son domaine, appelé El Tesoro.

Mes grands-parents emménagèrent au domaine et leur patron devint leur ange gardien. Ma grand-mère Hermilda, qui aimait se rappeler les histoires du passé, m'avait une fois raconté que Vallejo avait désigné mon grand-père comme manager, et qu'Hermilda ne devait travailler sous aucun prétexte. Vallejo prenait tellement soin d'eux que mes grands-parents lui avaient demandé d'être le parrain de Pablo. Vallejo accepta avec joie, et le 4 décembre 1949, lui et sa femme assistèrent au baptême à l'église San Nicolás de Rionegro.

Mais les difficultés financières persistaient, et ma grand-mère décida, contre les vœux d'Abel,

de demander à être réintégrée comme institutrice dans n'importe quelle ville du département d'Antioquia. Sa requête fut acceptée, mais, comme punition pour s'être mariée, elle fut transférée dans une école du sud-ouest, dans le village de Titiribí.

À l'époque, il était coutume pour les professeurs de vivre dans l'enceinte scolaire ; aussi la famille Escobar Gaviria déménagea-t-elle dans une petite maison à côté de l'école. Tandis qu'Hermilda enseignait, Abel essayait de trouver du travail comme fermier, peintre, ou jardinier, mais hélas sans succès. Bientôt, la violence partisane qui avait éclaté en Colombie, en avril 1948, après l'assassinat du leader libéral Jorge Eliécer Gaitán, avait étendu son empire jusque dans les endroits les plus isolés et inhospitaliers du pays.

Nous étions en 1952, le conflit entre le parti conservateur et le parti libéral faisait rage. Mes grands-parents et leur famille étaient contraints de se cacher quand les bandits armés de leurs machettes venaient pour les tuer. Durant ces années, ils durent changer d'école au moins quatre fois pour échapper à la violence. Après Titiribí, ils emménagèrent à Girardota, puis encore dans deux autres villages. Le danger faisait partie intégrante de leur vie quotidienne.

Bien des années plus tard, lors d'un week-end à Nápoles, ma grand-mère demanda à plusieurs de ses petits-enfants de s'asseoir avec elle près de la piscine pour leur relater en détail cette période sombre, quand la mort venait si souvent frapper à la porte. Encore émue par ce souvenir, elle nous avait raconté comment, une nuit pluvieuse, quatre bandits armés de machettes étaient venus les

chercher, et qu'ils avaient dû s'enfermer dans une salle de classe pour les empêcher de leur couper la tête, comme il était coutume de faire. Terrifiée, ma grand-mère avait dit à son mari et ses enfants de rester silencieux et de ne pas se lever, ni de regarder, car elle pouvait voir l'ombre des tueurs sur le mur. À ce moment, alors que tout semblait perdu, ma grand-mère mit leurs vies entre les mains de la seule figure religieuse présente dans la salle : un portrait du saint Enfant Jésus d'Atocha. Dans un murmure, elle fit la promesse de construire une église en Son honneur s'Il les sauvait de cette terrible nuit.

Après avoir survécu, ma grand-mère devint une adepte du saint Enfant Jésus d'Atocha ; elle emportait constamment Son image avec elle et construisit même un autel en Son honneur dans sa chambre. Elle honora sa promesse en faisant édifier une église en son nom des années plus tard sur une des parcelles que mon père acheta pour son projet de logements sociaux : Medellín sans bidonvilles. Mon père finança la construction, et ma mère fut rassurée de pouvoir honorer la promesse qui lui avait sauvé la vie bien des années auparavant.

LA PANIQUE PRIT FIN LORSQUE LE MINISTÈRE de l'Éducation d'Antioquia transféra ma grand-mère à l'école de Guayabito, à côté de Rio-negro, dans un vieux bâtiment avec deux salles de classe, une salle de bain, et une grande pièce où vivaient mes grands-parents et leurs enfants – désormais au nombre de six, puisque Gloria, Argemiro, Alba Marina et Luz María vinrent au